

Marie Rose vue par Philippe Violenti



Comment ne pas l'aimer ? Et comment ne pas aimer le peintre qui nous offre cette image ? Il y a du vécu dans cette œuvre. Du vécu comme nos parents ou grands-parents nous auront montré ou raconté, qu'il reste possible d'approcher, de vivre ou revivre un peu. Pour d'autres œuvres issues d'autres siècles, l'analyse doit piocher dans mille et un paramètres symboliques, historiques autant que picturaux au cœur d'époques complexes, codifiées, qui obligent à l'érudition avant d'en maîtriser le sens. Si le cœur tient toujours sa place, y compris pour ces œuvres – j'aime, je n'aime pas - il ne peut suffire à la réflexion. Avec Marie Rose, c'est différent. Nous sommes dans un siècle proche que nous connaissons, que nous pouvons appréhender. Il n'y a pas lieu de puiser dans des considérations extrapolées – ô combien passionnantes quand on s'y plonge (*) – d'un savant savoir. Ce qui compte, c'est notre sensibilité, c'est l'humanité, transmise-là dans un regard, une posture, une présence, une histoire personnelle, qui pose, bien charpentée, avec son accord et sans artifice. Comment ne pas les aimer, cette femme et cet artiste donc ? Cette femme :

dont on voit bien la vie de labeur, les mains forgées par le travail, une part d'usure dans le regard, autant qu'un pif qui en aura consommé du tabac à priser – ou je m'y connais pas, ce qui reste possible, peut-être faisait-il froid dans la pièce, peut-être les deux. Cette femme habillée de chaud, dans un cumul de vêtements de toile et de laine qui racontent la condition sociale, l'appartenance, le châle en point d'orgue d'une identité féminine. Le tout couvrant un corps qui ne se montre pas hiver comme été, par rituel pudique. Un peu de barbe appuie le portrait, accentue cette perception d'un monde rural sans chichi, mais codifié comme les autres. L'artiste vit avec les évolutions picturales de son temps, affiche une grande maîtrise dans le geste, jouant du dessin pour capter l'essentiel de l'humain, empoignant la couleur pour sa propre liberté d'expression. Par grandes masses, les bleus et rouges traduisent des matériaux bruts, le jaune du fauteuil donne la lumière, lui donne de la chaleur, illumine le personnage – on pourrait presque y voir comme une grande auréole et ça fait plaisir de l'imaginer. Dans ces couleurs : de la matière, du relief, comme l'est une vie bien âpre et remplie au cœur de ce marais vendéen. Aura-t-elle aimé ce tableau, cette femme qui probablement n'avait pas de formation artistique ? Je pense que oui, en comprenant d'emblée au fond d'elle l'immense preuve d'amour, d'affection et de reconnaissance que ce tableau lui témoigne. Il n'est pas besoin d'être érudit pour cela, et sans doute Marie Rose aura souri de se retrouver ainsi, en quittant la pose.

(*) Cf. « On n'y voit rien / Descriptions », Daniel Arasse – Edition Denoël 2000 et Folio essais – 216 pages // un vrai bonheur d'intelligence sur des mondes méconnus du plus grand nombre (l'étude de plusieurs tableaux de la peinture italienne) ; qui montre combien en ce domaine, comme en tout autre, les évidences n'ont rien d'intrinsèques, que tout est possible, que l'esprit est libre de vagabonder, de pister plusieurs hypothèses pour choisir, en picorant, la plus séduisante à soi-même ; qui accorde à l'artiste une pensée, doublée d'une bonhomie, du goût du jeu et de la facétie, qui brouillent les analyses en suscitant plusieurs interprétations ; qui accorde finalement à l'artiste toute sa liberté d'expression, et au spectateur toute sa liberté de lecture.

Philippe Violenti 2004